L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 AVRIL 1894 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 AVRIL 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à 10 heures 30 A. M., à son entrepôt, rue Ste-Anne, entre Royale et Chartres : 4 caisses sonliera, 2 caisses dry goods ; et à 2 heures 30 P. M., au local No 205 rue du Canal : une table de billard et les accessoires, droit, titre et intérêt dans un bail, etc.

Par Wm P. Curtis, à la Bourse des Encanteurs : une action du fonds capital du Southern Athletic Club, une action de la Southern Rice Mill Co., Ltd., une action de la Marshall Fishing and Boating Association, une action du N. O. Board of Trade réclamations, comptes à recevoir, billets échus et rentes.

Par G. Gilly, au magasin No 110 rue du Canal : un lot de comptes ouverts, une action du Lock du Olympic Club, une action du stock de New Orleans Board of Trade, une action du Young Men's Gymnastic Club, un lot d'étagères, un lot d'installations pour gaz, une glace circulaire avec cadre, un lot de boîtes, un lot d'articles d'athlètes, un lot de cols, terme non expiré du bail, etc.

EN L'AN 2,000.

Voulez-vous savoir quelle sera la condition des mortels en l'an 2,000? Pour peu que vous appartenez à la race curieuse des enfants d'Eve vous ne devez pas mieux demander. Voici justement un prophète qui vient de vaticiner.

Ce prophète est chimiste de son métier. Invité à ce titre à un banquet de la chambre syndicale des produits chimiques, à Paris, il a, au champagne payé son écot par une prophétie que je me suis promis de commenter quelque peu. On ne commente que les grands auteurs. Or, M. Berthelot—c'est notre prophète—est un auteur chimique très considérable.

"Dans ce temps-là, nous dit-il, il n'y aura plus dans le monde ni agriculture, ni pâtre, ni laboureurs et le problème de l'existence par la culture aura été supprimé par la chimie."

Vous vous demandez comment s'accomplira ce miracle. Rien de plus simple. Chacun sait que nous ne mangeons que pour alimenter la combustion animale par du carbone on pour réparer l'usure de nos tissus par l'azote, le phosphore et les autres substances chimiques que nous trouvons dans nos pommes de terre ou dans nos bifecks. Les pommes de terre, le blé les ont eux-mêmes trouvées dans la terre et dans l'air.

Que donc la chimie arrive à extraire directement de la terre et de l'air le carbone, l'azote, le phosphore, etc., mêmes sires à l'entretien de la vie et voilà du même coup l'agriculture inutile. Les deux mamelles chères à Sully, labourage et pâturage seront remplacées par de belles usines où se fabriqueront les produits alimentaires. Nous n'avons encore que la margarine et je vin de raisins secs, nos petits enfants auront le bifteck industriel et le vin fabriqué de toutes pièces.

Et ils seront bien heureux car "ce que les végétaux ont fait jusqu'à présent à l'aide de l'énergie emprunté à l'univers ambiant, nous l'accomplissons déjà et nous l'accomplirons bientôt mieux, d'une façon plus étendue et plus parfaite que ne le fait la nature, car telle est la puissance de la synthèse chimique.

"Un jour viendra où chacun emportera pour se nourrir sa petite tablette de matière azotée, sa petite motte de matière grasse son petit morceau de fécule ou de sucre, son petit flacon d'épices aromatiques, tout cela fabriqué économiquement et en quantités inépuisables par nos usines ; tout cela indépendant des saisons irrégulières, de la pluie ou de la sécheresse, de la chaleur qui dessèche les plantes, ou de la gelée qui détruit l'espoir de la fructification ; tout cela enfin exempt de ces microbes pathogènes, origine des épidémies et ennemis de la vie humaine.

"Ce jour-là, la chimie aura accompli dans le monde une révolution radicale dont personne ne peut calculer la portée ; il n'y aura plus de champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux, l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinction entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sables deviendront le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraissées de putréfactions qui sont aujourd'hui les sièges de notre agriculture."

Mais pour arriver à de si beaux résultats il faudra sans doute dépenser beaucoup de travail et d'énergie, la construction des usines, de l'outillage et la fabrication chimique des substances alimentaires ne coûtera pas moins de peine à l'humanité que l'agriculture et l'élevage d'aujourd'hui.

M. Berthelot a prévu l'objection et il a tâché d'y répondre. Pour économiser le travail humain il faut mettre à sa disposition les énergies totales de l'Univers. L'extraction du charbon est pénible, il faut trouver mieux. Rien n'est plus facile.

"Il faut utiliser la chaleur solaire, il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Les progrès incessants de la science font naître l'espérance légitime de capter ces ressources d'une énergie illimitée. Pour capter la chaleur centrale, par exemple, il suffirait de creuser des puits de 3, à 4,000 mètres de profondeur, ce qui ne surpasse peut être pas les moyens des ingénieurs actuels et surtout ceux des ingénieurs de l'avenir. On trouvera là la chaleur, origine de toute vie et de toute industrie. Ainsi l'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une pression capable de faire marcher toutes les machines possibles."

"Sa distillation continue produirait cette eau pure, exempte de microbes, que l'on recherche aujourd'hui à grands frais, à des fontaines parfois contaminées. A cette profondeur on posséderait une source d'énergie thermo-électrique sans limites et incessamment renouvellée. On aurait donc la force partout présente, sur tous les points du globe, et bien des milliers de siècles s'écouleraient avant qu'elle éprouvât une diminution sensible."

M. Berthelot se flatte ainsi de supprimer les grèves des mineurs. Peut-être oublie-t-il que les métaux employés dans les machines ne seront pas inusables et que les mineurs ne sont pas les seuls ouvriers qui connaissent les révoltes et les grèves. La suppression universelle du paysan et sa transformation en ouvrier aura-t-elle servi beaucoup la cause de la spécification sociale?

Où M. Berthelot se trompe, à coup sûr, c'est quand il prédit, grâce à la navigation aérienne, la suppression des douanes, des frontières, des patries et des guerres. Hélas! dans les airs ou sur la terre, les hommes trouveront toujours moyen de se mettre à mal! Et plus la science leur donnera de puissance, plus ils pourront par leurs discordes enfanter d'horreurs!

D'ailleurs notre prophète lui-même reconnaît en un mélancolique *a parte* la vanité de son rêve. "Nous serons alors bien près, nous dit-il, de réaliser ces rêves du socialisme.... pourvu que l'on réussisse à découvrir une chimie spirituelle, qui change la nature morale de l'homme aussi profondément que notre chimie transforme la nature matérielle!"

Oui, *pourvu que*.... mais où est-elle cette chimie spirituelle transformatrice de l'homme moral? M. Berthelot a-t-il découvert l'inventeur qui pourra nous donner? Et si elle existe, M. Berthelot consentirait-il à favoriser les écoles où on l'enseigne.

J. L.

FEUILLETON.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FOLLE DE KERMOR.

(Suite.)

Cependant il résistait.... il essayait de réagir contre cet instinctif emballement.

—Permettez,—dit-il,—je suis très heureux d'entendre de votre bouche ce sincère éloge du prince Livachoff, mais tout ce que vous venez de me raconter n'empêche pas qu'il s'est introduit en France sous un faux nom.... qu'il y a vécu. Et je désire, tout naturellement, connaître les motifs qui lui ont dicté sa conduite.

—Mais, monsieur le sous préfet,—protesta M. de Boisdéant,—c'est le secret de ses affaires personnelles que vous demandez là au prince Livachoff; moi qui suis intimement lié avec lui, je vous affirme que je n'en connais pas le premier mot.

—Eh bien!—fit le sous-préfet triomphant, —je vais vous les faire connaître... Le prince Alexis Livachoff a été forcé de quitter la Russie sous le coup d'une condamnation à mort..... parce qu'il avait trempé dans un complot ayant pour but d'assassiner le tsar.....

Alexis s'était levé d'un bond.

D'une pâleur mortelle, son visage contracté disait bien haut l'indignation qui bouillonnait dans son âme.

—Et moi! — s'écria-t-il d'une voix vibrante, — je vous jure sur mon honneur, sur le nom de mon malheureux père, lâchement assassiné par la main du traître qui a causé ma ruine, que jamais, au grand jamais, je n'ai conspiré contre mon bien-aimé souverain, qu'il ne se trouve pas dans toute la Russie de sujet plus soumis, plus fidèle, plus dévoué au tsar, notre roi, notre maître, notre bien-aimé père!....

—Oh! je vous crois, mon noble ami! —s'écria Raoul de Boisdéant;—ce n'est certainement pas moi qui mettrai en doute votre affirmation si franche, si haute.

Le front du sous-préfet s'était barré de rides soucieuses.

Il appuya le doigt sur un bouton électrique placé à droite de son bureau.

L'huissier qui avait introduit Raoul de Boisdéant se montra de nouveau.

Le sous-préfet lui donna un ordre à voix basse, il sortit et revint aussitôt après, tenant à la main une liasse de papiers jaunes.

Le sous-préfet les prit :

—Je désirais croire à l'affirmation si nette que vous venez de formuler..... Malheureusement, au reçu de la première dépêche du maire de Goulven, j'ai télégraphié à Paris, au ministère de l'intérieur. De là, on a demandé des éclaircissements par le téléphone à l'ambassade de Russie, et voici la note qui m'est parvenue ce matin même, tout à l'heure.

"Alexis Livachoff.... s'est enfui de Russie pour échapper à la peine capitale. Cause politique. Affiliation à un attentat nihiliste. Déchu de son titre, privé de ses biens, de sa fortune, il a disparu sans laisser de trace. Tous les efforts de la police pour le découvrir en Russie et à l'étranger ont été inutiles, on le croyait passé en Amérique."

Et le sous-préfet ajouta :

"Prévenir immédiatement si Alexis Monteray et Alexis Livachoff ne sont qu'un seul et même individu."

Alexis étendit la main droite.

—Je vous répète cependant tout ce que je viens de vous affirmer sur l'honneur.... Je veux mourir déshonoré si je ne vous ai pas dit la vérité tout entière...

Et il ajouta :

—Veuillez m'accorder quelques instants d'attention, monsieur le sous-préfet.... et vous aussi, mon cher Boisdéant, je vais vous raconter l'infamie dont j'a été, dont je suis encore la victime.

* * *

Et le prince Livachoff commença le récit d'une lamentable histoire.

Nous demandons pardon au lecteur de cette digression que nous rendrons aussi courte que possible ; mais elle est indispensable, car elle jette un jour tout particulier sur le drame dont nous avons entrepris la véridique narration.

Il y avait une quarantaine d'années de cela, le prince Démétrius Livachoff n'était pas encore marié, et il habitait avec son frère cadet la sombre demeure de Ny-Slott.

Ce frère cadet portait le titre de comte Paloutine ; il était blond comme un Slave, avec de grands yeux tendrement alanguis, dénonçant une complexion amoureuse, mais aussi une grande faiblesse de caractère.

Le prince Livachoff, le père, était mort, il y avait longtemps déjà ; l'aîné de la famille s'était chargé de l'éducation de son jeune frère et le gâtait outre mesure en l'aimant d'une intime tendresse.

Il se nommait Serge.

Lieutenant aux chevaliers-gardes, il menait à Pétersbourg la plus dévoyée des existences, dépensant un argent fou, faisant d'innombrables et considérables dettes, que l'aîné soldait régulièrement sans hasarder la moindre remontrance.

Tout au plus le prince Démétrius se permettait-il *in petto*, en manière de réflexion :

—Il va un peu vite, mon pauvre Serge.... Mais, bah! il faut bien que jeunesse se passe!..... Je suis assez riche pour deux, après tout..... Et il profite des économies que je fais à Ny-Slott.

Les folies de Serge Paloutine étaient devenues si violentes,—et Dieu sait cependant si MM. les charmants officiers de la garde s'en permettent parfois de roides,—que le bruit en arrivait aux oreilles de l'empereur et le jeune lieutenant aux gardes recevait l'ordre de partir immédiatement pour l'armée du Caucase. De là, il était chargé d'une mission spéciale pour le général Kauffmann, commandant à Tasckhent.

Il passait plusieurs mois à chasser à battre, menant une existence active qui le remettait un peu des dissolvant plaisirs de Pétersbourg.

Puis, le prince Démétrius recevait une nouvelle étrange, à laquelle il n'était nullement préparé.

Serge Paloutine, sans en référer à son aîné, prenait la détermination subite de quitter l'armée ; il prétextait de son état de santé, d'une légère blessure reçue dans une escarmouche contre les Turckmènes et revenait à Ny-Slott.

Démétrius trouvait son frère singulièrement changé.

Serge était pâle, triste, semblait maladif surtout.

La souffrance physique paraissait dépassée par la douleur morale.

Lui si gai, si fou jadis, on l'eût dit atteint d'une de ses maladies noires qui détruisent toutes les joies de la vie, donnant le goût de cendre à tous les mets, au pain lui-même.

Le prince Démétrius se mettait l'esprit à la torture pour découvrir la cause de ce mal incurable.

Serge se taisait, répondant d'une façon négative à toutes les questions de son aîné. Celui ci lui avait offert de retourner à Pétersbourg, d'aller s'installer à Paris, d'y mener une vie facile et joyeuse.

—Je suis revenu à Ny-Slott,—répliquait le comte Serge, pour y demeurer toujours.... toujours.... jusqu'à ma mort....

Cette mort ne devait pas se faire attendre, car le comte Serge, maigrissait, se courbant, se traînant, écrasé sous le poids d'un morne désespoir.

Et voilà qu'un jour d'été, un jour tout rempli de grand soleil, le prince Démétrius pria son frère de l'accompagner sur la route de Revel.

Là, sous les grands arbres, il faisait une chaleur douce et saine ; Serge respirerait l'air embaumé par les ranimants effluves des ifs et des mélèves.

Serge refusa tant d'abord.

Il était las, il se portait à peine, mais l'aîné le tourmenta tellement qu'il finit par céder et franchit le pont-levis de Ny-Slott, s'appuyant sur le bras de son frère.

Et ils allèrent s'asseoir sous un dôme vert, où une brise légère et fraîche passait à travers les sapins, leur caressait doucement le visage.

Le soir tombait, le bleu du ciel, clair encore ou couchant, s'assombrissait à sa voûte.

Tout d'un coup Serge Paloutine tressaillit.

Et il porta les deux mains à sa poitrine pour comprimer les durs battements de son cœur.

Le prince Démétrius s'était soudain dressé :

—Serge!.... Mon frère!.... Tu souffres!....

Serge secoua la tête.

—Non! non! Je ne souffre pas.... Je ne souffre plus,—dit-il, tandis que ses pommettes se coloraient d'une étincelante rougeur,—je ne souffre plus.... car je la sens venir!.... Elle vient!.... Elle vient!....

Le prince crut pendant un instant à une hallucination d'agonie.

—J'entends les clochettes d'argent, mon frère!.... J'entends les grelottières d'or!.... Non! non!.... Je ne me trompe pas, c'est bien elle!.... Je la reverrai donc avant de mourir.

Tendant l'oreille, le prince Démétrius finit par réellement percevoir une sonnerie aurdoine d'un intensif et surprenant éclat.

Puis, dans la poussière diamantée de la route, il aperçut un étrange cortège.

C'étaient d'abord des Turckmènes nomades portant sur la tête le turban de peau d'Astrakan.

Leur visage était brun, d'un brun chaud rissolé par le soleil aussi bien que par la froidure....Brunes aussi leurs poitrines velues comme les ours musclés d'argent qu'ils tenaient en laisse.

Leur costumes se composait d'une veste soutachée de soie aux couleurs voyantes, de braies brodées, enfonies en deux bottes de maroquin rouge couvertes de poussière.

Puis venait derrière une voiture.

Etait ce bien une voiture que cette longue caisse roulante peinte d'un jaune vif et qui servait de maison aux Turckmènes bohémiens qui se trouvaient dans l'intérieur.

Les chevaux qui conduisaient ce singulier véhicule étaient hirsutes et pelus, mais sous leur toison épaisse se devinait la nerveuse et superbe ossature des étalons de Samarkand, de cette race infatigable et sans pair.

A leur cou était attaché des grelottières d'or et des pretintailles d'argent dont les clochettes, carillonnant à l'infini, surplombaient en hauts cercles les sellettes.

Tout autour des harnais pendillaient des touffes de crins d'un blanc immaculé, alternant avec des houppettes de soie floche aux nuances éclatantes.

Autre la porte de la caisse roulante s'ouvrit et livra passage à une jeune femme portant dans ses bras un tout jeune enfant qui venait de naître.

Et le prince Démétrius s'arrêta, méduisé par cette apparition qui avait certainement quelque chose de diabolique, se demandant avec un irrésistible effroi s'il n'avait pas devant lui une goule, une sorcière, l'une de ces striges de bohême qui avait jeté un sort à son malheureux frère.

C'est qu'elle était adorablement jolie, l'endiablée créatore!

Sa gorge que la maternité n'avait même pas effleurée, était à peine voilée par une transparente chemisette de gaze de Brousse.

Sa taille, souple comme une liane, serrée par une ceinture de soie pourpre, apparaissait sous une courte veste, dont le velours, d'un violet sombre, disparaissait presque tout entier dans les roides et épaisses broderies de filigrane d'argent et d'or.

Une gaule bouffante de satin rose pâle enveloppait ses hanches cambrées, se serrant aux chevilles et montrant deux petits pieds mènus, étroits, qui se jouaient dans des babouches persanes de cuir nacarat pailletées de pierreries.

Adorable la tête illuminée par des yeux d'un bleu noir, d'un azur d'abîme, voilant leur caresse ou leur éclair sous la longue et douce frange de cils recourbés.

Sur la peau du visage, une peau satinée, doréé par le soleil, une peau cuivrée, d'un derme serré, poli, fin comme de l'agathe, tranchaient des lèvres d'un rouge de sang.

Les boucles ondées de ses cheveux noirs qui descendaient épars tout autour d'elle et jusqu'à ses pieds sortaient d'un foulard de soie à large raies multicolores et donnaient à cette tête, d'une saisissante et affolante beauté, l'aspect d'un affolant sphinx.

Elle s'arrêta devant Serge, et lui dit en langue russe avec un accent guttural et sauvage :

—Comte Paloutine, voilà ton fils.... Embrasse-le!

Ces mots étaient prononcés sans chaleur sans tendresse.

Une lueur fauve avait même jailli d'entre les cils abaissés de la jeune femme.

Serge se pâmait!....

Il se soutenait à peine, en proie à une joie délirante.

Et s'adressant alors au prince Démétrius.

—Toi, je te reconnais;—dit-elle,—j'ai vu ton portrait.... Tu es le prince Démétrius, le chef de la famille.... Je suis princesse aussi.... Et je suis la femme, l'épouse de ton frère.... Voilà pourquoi je suis venue le trouver.

A côté de la princesse se tenait maintenant une autre jeune femme, une servante, la nourrice, à l'œil froid, rusé, et qui suivait de ses regards inquisitifs tous les détails de cette scène.....

Le prince interrogeait son frère du regard.

—Démétrius,—fit Serge d'une voix palpitante,—tu peux t'en rendre compte, sans elle je mourais!.....

"Elle est venue à moi et m'apporte la vie!"

Et il raconta alors à son aîné l'aventure d'amour qui avait failli le conduire dans la tombe.

Blessé dans une escarmouche contre une tribu de Turckmènes, il avait été jeté à bas de son cheval et fait prisonnier.

Soigné par la princesse Daya elle-même, il était devenu amoureux fou de cette étrange créature dont l'ensorcelante beauté l'avait dès la première heure, complètement affolé.

Daya n'avait eru devoir rien refuser à celui qu'elle aimait....

Puis Serge Paloutine avait été échangé, au bout de trois mois, contre plusieurs chefs Turckmènes, et alors, emportant dans son cœur cette désordonnée passion, il avait voulu fuir, il avait donné sa démission et était revenu à Ny-Slott.

Là il s'éteignait lentement, miné par son mortel amour.

Et voilà que Daya, s'apercevant qu'elle allait être mère, était partie au-devant de l'époux de son cœur.

Elle s'était fait accompagner de l'étrange escorte de nomades qui l'on vient de voir et arrivait simplement, après un voyage de plusieurs mois, retrouver le père de son fils.

Le prince Démétrius aurait bien voulu renvoyer au diable, d'où elle arrivait sans nul doute, la satanée princesse.

Mais cette fois Sergé en serait réellement mort.

Le mariage s'était donc promptement fait. Daya avait même embrassé la religion grecque et s'était installée à Ny-Slott, en compagnie de la nourrice de Wladimir, la petite Marine, qui suivait sa maîtresse comme une ombre.

Brûlé par l'éréthisme de cet amour désordonné, Serge, sans jamais complètement se rétablir, s'était éteint cinq ans après son mariage.

La princesse Daya lui avait longuement survécu, elle n'était morte que dix ans environ avant l'époque où commence ce récit.

Le prince Démétrius s'était marié de son côté, peu après ces événements.

Il avait épousé une Woronzoff, une créature éthérée et charmante, la mère d'Alexis, qui s'éteignait quelques années plus tard, miné par un mal inexplicable.

Marine, la nourrice du comte Wladimir, subsistait encore. Ridée, cassée, elle vivait, nous l'avons vu, au milieu des bois dans cette cabane où la malheureuse Renée avait vainement cherché un asile.

Les deux jeunes gens avaient donc été élevés ensemble, comme deux frères; deux frères ennemis, par exemple, car jamais haine inavouée ne fut plus féroce et plus vivace que celle qui avait envahi, dès l'enfance, le cœur gangrené de Wladimir.

Il était envieux, jaloux à l'excès de son cousin!.....

Jaloux de sa beauté, de son élégance, de sa distinction, de toutes les qualités physiques et morales que la nature, à pleines mains, avait prodiguées à Alexis et dont, pour lui, elle n'était montrée si avare.

Cette haine, plus tard, lorsque les deux enfants s'étaient faits hommes, Wladimir prenait soin de la cacher sous les dehors d'une hypocrite affection.

Avec sa loyale nature, Alexis avait aisément oublié les mille méchancetés, les innombrables et cruelles perfidies de son cousin à son égard pendant toute la durée de leur adolescence.

Et, naïvement, il s'était mis à croire à l'amitié dont celui ci l'accablait constamment et lui prodiguait les marques les plus bruyantes.....

Le comte Wladimir était riche. La princesse Daya était arrivée à Ny Slott avec une véritable fortune.

Dans la caisse roulante, peinte en ocre vif, se trouvaient des coffres ventrus, profonds, de ces bahuts de thuya, aux incrustations de platine, et ils étaient tout pleins de diamants, de saphirs, d'émeraudes qui n'étaient pas de mince valeur, bien qu'ils fussent tout brute, non taillés, encore dans leur gangue.

Sans doute, ces pierreries innombrables converties en valeurs et venant s'adjoindre au domaine de Wladimir avaient constitué une fortune considérable.

Mais Alexis, du chef de son père, de celui surtout de sa mère, héritière de l'une des branches des très fortunés Woronzoff, devait être, surtout un jour, énormément plus riche que son cousin.

Et quand cette désolante pensée venait à l'esprit du comte Paloutine, une sueur de rage lui perlait aussitôt au front, tandis que son cœur se mettait, en même temps, à battre avec violence.

—Qui me délivrera de lui?—se répétait-il durant les longues nuits d'insomnie, alors que sa haine lâche et infâme le tenait éveillé.

Longtemps il avait cherché.

Bien des fois il avait été sur le point de commettre un crime, d'empoisonner son cousin.

Marina, la Toberkesse, Marine la vieille bohémienne, savait à merveille composer des philtres qui donnaient sûrement la mort après une lente et cruelle agonie.

Mais il n'osait.... Un soupçon.... un éveil.... Et c'était fini de lui-même.

Cette haine acquit bientôt une telle force que la vue de son cousin lui devint insupportable.

Certainement, s'il lui eût fallu continuer à vivre avec lui, de l'existence de chaque jour, il lui aurait été impossible de se contenir! Il se serait démasqué lui-même.

Et il était parti pour Saint-Pétersbourg, commençant à mener la vie à grandes guides.... et de là à Paris, où il avait fait de très longs et très dispendieux séjours....

Alexis, lui, quittait peu Ny-Slott.... A peines quelques absences à Saint-Pétersbourg durant la saison étégante ; ces voyages étaient d'ailleurs exigés par le prince Démétrius, qui ne voulait à aucun prix que le jeune homme s'ensevelît au fond d'une province.

Mais bien vite il revenait auprès du cher vieillard dont la santé, chancelante depuis plusieurs années, commençait à lui donner de sérieuses et cruelles craintes.

A Ny Slott, à la tête de la domesticité du château se trouvait Rurick, l'intendant du prince Démétrius.

Tout tremblait à Ny-Slott devant Rurick qui avait la main lourde et le cœur dur au pauvre monde.

Rurick, un Finois transplanté en Finlande, avait su capter, il y avait bien longtemps de cela déjà, toute la confiance de son maître.

Rurick n'avait qu'une passion, Méa!.... sa fille!.... une bambine d'une douzaine d'années, jolie comme un cœur, fraîche comme une rose et que les yeux de Rurick couvaient constamment de regards passionnés.

Et Wladimir, revenu à Ny-Slott, avait dit un jour à l'intendant, en pinçant l'oreille de Méa que celui-ci tenait par la main :

—Elle sera bien jolie, cette petite,—il faudrait la faire riche pour qu'elle puisse épouser un seigneur.....

Rurick avait rougi de plaisir, et un soupir d'odieuse envie s'était échappé de sa large poitrine.

Sans doute, il voulait son maître à même. Sans doute, il pillait effrontément le prince Démétrius ; encore fallait-il le faire avec certaines précautions.... Et toutes les économies,—le fruit de ces rapines se nomme ainsi,—étaient bien loin de permettre un jour à Méa de devenir une dame.

Et pourtant il voulait que Méa fût un jour très riche, et cette idée obsédante troublait ses nuits sans sommeil.

Wladimir devait jouer auprès du misérable le rôle du démon tentateur. On eût dit que, doué d'une surnaturelle seconde vue, il lisait couramment ce qui se passait dans l'âme de Rurick.

Un autre jour, passant tout auprès de l'intendant, il murmura :

—Tu ne veux donc pas que Méa soit riche!....

Rurick se redressa, s'arrêtant tout net. Un jet de flamme sinistre brilla dans ses sombres embrousailles et il répondit, en le regardant fixement, bien droit dans les yeux :

—Je ferais tout pour que Méa ait une grosse dot.... Tout! Vous entendez bien, Excellence.

Ce "tout," prononcé sur ce ton déterminé, en découvrant ses dents pointues, ce "tout" disait bien des choses.

—Bien!—fit Wladimir,—je vois que je puis compter sur toi.... Alors que tout le monde sera couché, viens me trouver dans mon appartement.

Tout au bout du château de Ny Slott, le comte Paloutine habitait un corps de logis écarté, la partie occupée jadis par la princesse Daya.

Vers minuit, alors que tout reposait à Ny Slott, que les domestiques étaient depuis longtemps retirés dans les communs, Rurick s'en vint gratter doucement à la porte du comte.

Sur la table une bouteille de raki, de cette eau-de-vie blanche parfumée qui, si promptement, monte à la tête.

Rurick remarqua tout d'abord que sur le plateau d'argent niellé se voyaient deux verres.

Son Excellence le comte Wladimir Paloutine allait faire à l'intendant l'honneur de trinquer avec lui.

Et, en un cornet de Bohême aux armes des Paloutine, le comte versa à Rurick une pleine rasade.

—Assieds toi,—lui dit il, lui désignant un escabeau de chêne fouillé,—bois à la santé de Méa, si tu veux,—et il approcha son verre,—nous avons à causer.

—Je suis aux ordres de Son Excellence,—répliqua servilement l'intendant.

—Rurick,—commença le comte après un temps,—tu m'as dit que tu étais disposé à tout faire pour que ta fille fût riche un jour et pût épouser un seigneur.

—Tout ce que vous m'ordonnerez, oui!.... Excellence!.....

—Et crois-tu, par exemple, que si je devenais le maître de Ny-Slott je donnerais une grosse dot à ta fille?

—Peut-être bien que oui, Excellence, si surtout je vous avais rendu un grand service.

Rurick commençait à comprendre où le comte Paloutine voulait en venir.

Il se trompait cependant; pour l'instant Wladimir n'entendait pas aller si loin.

L'intendant supposait tout simplement que, pour devenir le maître incontesté de Ny-Slott il désirait se débarrasser de son oncle et de son cousin.... Et si le comte y mettait le prix, il était tout disposé à l'aider dans cette criminelle besogne.

—Ce n'est pas ce que tu crois que je veux,—répondit-il ;—donc il faut agir avec adresse.

Rurick n'était pas disposé à y mettre tant de façons.

A une battue aux loups, expliqua-t-il au comte, à une chasse à l'ours, une balle pouvait bien aisément s'égarer et se tromper d'adresse, et une fois le prince Alexis passé de vie à trépas, Wladimir devenait l'héritier naturel de toute la fortune de Livachoff.

Le comte secoua la tête.

Ce moyen lui semblait exécrable.

On aurait des soupçons, on jaserait, d'autant qu'une maladresse est bien vite commise et qu'une demi-réussite pouvait donner l'éveil à Alexis, au prince Démétrius et que tout autre tentative serait rendue, par cela même, impossible.

Il y avait mieux.... Wladimir machinait une perfidie plus noire encore que le plus lâche assassinat.

—Il y a quelques jours à peine,—lui expliqua-t-il très posément,—on a arrêté à Stolboron,—Stolborn était un misérable hameau faisant partie du domaine de Ny-Slott,—on a arrêté Osip.....

—Oui, Excellence, il était affilié aux nihilistes, il va être condamné à la Sibérie.... s'il n'est pas pendu à Revel.

Et Rurick ajouta :

—Les hommes de police étaient furieux. Ils étaient certains que, dans l'isba d'Osip, ils découvriraient des papiers bien plus compromettants que ceux qu'ils ont trouvés....

L'intendant plissa ses épaisses paupières, entr'ouvrit ses lèvres luppues qui laissèrent voir ses dents de loup, et dit encore :

—Moi! je connais l'endroit où Osip a caché ses papiers.... mais je ne l'ai pas dit aux hommes de police.... A quoi bon? Osip ira certainement en Sibérie, mais à quoi bon le faire pendre, ça ne m'aurait pas rapporté un kopeck.

Une joie infernale éclaira le visage de Wladimir.

—A ta santé, Rurick,—fit-il en emplissant les deux hanaps,—et à ta santé de la dot de Méa!.... Je crois qu'elle se rapproche de ta poche.... Rurick.... Tu n'auras bientôt plus qu'à étendre la main pour t'en emparer.

—Que tous les saints du Paradis vous écoutent!

Le hasard servait merveilleusement Wladimir. Il lui évitait bien du temps perdu, bien des démarches dangereuses.

Rurick racontait alors qu'en revenant la nuit d'une foire de bestiaux, dans les environs de Checko, il était passé à côté de Stolborn, et que, là, à la lueur d'un rayon de lune, il avait entrevu Osip sur le toit de son isba.

Lorsque le nihiliste avait été arrêté, Rurick s'était souvenu de cette apparition fantastique. Et, avec juste raison, il s'était dit que Osip avait dû cacher les papiers compromettants à cette place où l'on n'avait point été les chercher.

—Ces papiers,—fit Wladimir,—il me les faut.... Tu vois que ta charge ne sera ni compliquée ni lourde.... Je me charge du reste.

—Ce ne sera pas difficile, Excellence. La femme d'Osip va quitter tout justement l'isba. Je vais y faire exécuter quelques réparations, et j'irai moi-même, la nuit, découvrir la cachette d'Osip.

—C'est bien..... Le jour où tu me remettras les papiers, je te donnerai, moi, en échange, une reconnaissance de cinquante mille roubles.... payable le jour où je serai châtelain et propriétaire de Ny-Slott.

Et Wladimir conclut en riant :

—Tu vois qu'en ajoutant à cette somme tes appointements et les.... économies que tu fais sur les revenus du prince Démétrius, Méa sera en possession d'une jolie fortune. Va, et sois adroit, tout dépend de toi maintenant....

Le marché était conclu.

A qui allaient servir les papiers soustraits par le nihiliste Osip au recherches de la police russe?.... Assurément on le devine.

Sur ces entrefaites, Alexis Livachoff s'aperçut un matin qu'il avait égaré un portefeuille en galuchat, timbré à ses armes, et qui ne le quittait jamais.

Ce portefeuille, assez volumineux, était un cadeau de fête du prince Démétrius à son fils.

Ce portefeuille, serti d'un cercle d'or, pouvait contenir dans une poche des billets de roubles, des cartes de visite, dans l'autre les papiers importants, les lettres sérieuses que l'on tient généralement à conserver à portée de la main.

Toutes les recherches lui furent inutiles. Le portefeuille demeurait égaré.

Alexis se demandait s'il ne l'avait pas perdu à la chasse, ou si un domestique infidèle ne le lui avait point soustrait pour s'approprier le cercle d'or et les billets de banque russes qu'il devait contenir.

Bientôt, cependant, il oublia la perte du portefeuille, le prince Démétrius, pour effacer la contrariété de son fils, lui ayant promis de lui en faire confectionner un autre en tous points semblable.

Vers le milieu du printemps, Alexis et Wladimir partirent ensemble dans la même troika pour une chasse au loup.

De nombreuses bandes avaient été signalées tout l'hiver entre Revel, Checko et Ny-Slott, et les deux cousins s'étaient décidés, sitôt le terrain devenu praticable, à organiser une battue en règle afin d'exécuter une hécatombe des terribles carnassiers.

Et la chasse avait été vraiment royale. Une vingtaine de loups abattus par Alexis et Wladimir ; un chariot, tout entouré de branchages, rapportait triomphalement les corps des victimes, tandis que les rabatteurs, courant tout autour de la troika où se trouvaient les deux jeunes gens, soufflaient dans leurs cornes d'appel ou poussaient de joyeux et assourdissants hurrahs.

Au moment où l'attelage s'engouffrait sous la sombre voûte de Ny-Slott, au bruit des sonnailles de ses grelottières, Alexis laissa échapper une exclamation d'étonnement.

—Tiens! dit-il,—il est arrivé des hôtes au château.

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase ; dans la cour d'honneur un spectacle inattendu frappa ses regards épouvantés.

Pâle comme un cadavre, le prince Démétrius se montrait sur le balcon contourné, entouré d'hommes à casquettes plates, qui, à ses côtés se tenaient impassibles.

Dans le fond, rangé contre les bâtiments du château, un peloton de cavalerie, casque en tête, sabre au clair, attendait rangé en bataille.

On venait donc arrêter son père!.... Car il les avait bien reconnus, les hommes à casquettes plates; c'étaient des officiers de police.

Alexis s'élança :

—Mon père!.... Que se passe-t-il!... Pourquoi!....

—Ce n'est pas moi!.... mon cher et pauvre enfant,—répliqua le prince Démétrius, — non..... ce n'est pas moi..... malheureusement.

—Alexis Livachoff, —dit en s'avançant alors l'officier,—vous êtes convaincu d'avoir conspiré contre la vie du tsar, notre père..... Alexis Livachoff, au nom de l'Empereur, je vous arrête!....

—Moi! moi!—s'écria Alexis, sandis qu'un vent de folie semblait assourdir ses oreilles,—moi!.... un conspirateur! un traître!.... moi!....

Aucun des policiers ne songeait à s'assurer de la personne du jeune homme.

A l'ordre d'un des officiers, les lourdes portes de Ny-Slott venaient de se fermer, tandis que le peloton d'escorte s'était mis en mouvement, barrant en un clin d'œil toutes les issues.

—Des preuves?—demanda le jeune homme,—des preuves!.....Qui m'accuse?.....

—Oh! mon pauvre cousin,—fit Wladimir en se tordant les bras,—je suis désespéré!

Cependant Alexis cherchait à reprendre possession de lui-même. Il appuyait en efforts douloureux pour se ressaisir comme au bord d'un gouffre où l'attirait le délire aux étreintes de vertige.

Toute la domesticité de Ny-Slott se trouvait dans la cour, effarée, haletante.

Le jeune maître était adoré.... Cette descente de la police mettait tous ces braves gens en angoisse.

L'officier de police, le chef, un homme de cinquante ans, à l'air dur, impassible, avec des épaisses moustaches grises rejoignant de gros favoris, fit un signe de la main.

—Vous voulez des preuves, Alexis Livachoff,—dit-il d'une voix brisante,—je vais vous en donner.

Et suivi des officiers sous ses ordres et du prince Démétrius qui pouvait à peine se soutenir, il entraîna le jeune homme dans l'une des salles basses du château :

—Reconnaissez vous cet objet comme vous appartenant?—demanda-t-il à Alexis.

En même temps, il lui montrait le portefeuille en galuchat égaré depuis plusieurs jours.

—Oui,—répondit sans hésiter le jeune homme,—ce portefeuille est à moi.... Je l'ai perdu il y a quelques jours ; comment se trouve-t-il en votre possession?

—Ah! vous l'av